

Pour Bérénice

Michel Biron

Numéro 73, été 2018

Ducharme sans Ducharme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2018). Pour Bérénice. *L'Inconvénient*, (73), 15–17.

POUR BÉRÉNICE

Michel Biron

Elle est le personnage le plus marquant de toute l'œuvre de Ducharme, et peut-être de toute la littérature québécoise. On se souvient d'elle comme on se souvient d'une connaissance de toujours, une sœur, une amie, la mère et la fille de toutes les révoltes. Bérénice traîne avec elle toutes les Bérénice de la littérature et de l'histoire, celles de Racine, de Poe, de Barrès, entre autres. Elle est de chez nous et d'ailleurs, familière mais surnaturelle, fascinée par les livres, les voyages, les excès en tous genres. Elle court après elle-même, condamnée à s'auto-engendrer comme si ses racines étaient trop tordues, trop farfelues, trop peu réelles pour lui donner le sentiment d'exister. Elle est l'expression de sa seule volonté, et pourrait dire d'elle-même ce que Kafka notait dans son journal : « Je ne suis que littérature, et je ne peux ni ne veux être rien d'autre. » Elle doit et veut tout inventer : son nom, sa religion, son sexe, sa langue. Rien ne lui est donné : elle est l'étrangère absolue qui subit le monde comme une agression permanente. Tout lui fait mal, tout l'affecte, tout l'avale comme elle le dit dans son célèbre incipit : l'air qu'elle respire, le fleuve qu'elle regarde et surtout le visage trop beau de sa mère face auquel toutes les armes et toutes les larmes du monde ne peuvent rien.

L'énergie de Bérénice est comme son malheur : elle est sans fin, d'une violence et d'une pureté irrémédiables. Rien ne l'arrête dans le combat qu'elle mène face à un monde délirant. Moins ce monde a de consistance, plus son combat est intense, et c'est sans doute par là que sa révolte nous touche encore, un demi-siècle plus tard. Nous aussi, nous habitons un monde sans consistance, perdus au milieu d'une île elle-même perdue au milieu d'un fleuve épouvantablement long. Nous aussi, nous sommes entourés de parents privés d'autorité qui se font la guerre par enfants interposés. Nous aussi, comme Bérénice, nous ne savons pas de qui ni de quoi nous avons le plus peur, du fleuve trop grand, d'une mère dévouée

qui nous terrorise de son amour excessif, de la beauté inutile des choses, d'un père ridicule et hostile qui nous menace de tous les châtiments du monde, des guerres de religion et de sexe qui font toujours rage, ou de l'indifférence qui règne un peu partout.

Bérénice est beaucoup moins et beaucoup plus qu'une Zazie égarée dans le métro, déesse de la ville, même si Ducharme emprunte un peu de sa verve iconoclaste à Queneau. Zazie habite un monde déjà là, peuplé de personnages et de lieux qui lui donnent une épaisseur évidente. Bérénice, elle, habite un monde fantasmé, où tous les lieux et tous les personnages semblent sortis de nulle part. « Il y a ma mère, mon père, mon frère Christian, Constance Chlore. Mais ils ne sont pas là où je suis quand j'ai les yeux fermés. Là où je suis quand j'ai les yeux fermés, il n'y a personne, il n'y a jamais que moi. » Le personnage de Bérénice occupe toute la place et il fait graviter le monde autour de lui. Par quel miracle Ducharme est-il parvenu à retourner ce narcissisme infantile en quelque chose qui donne au moi de Bérénice la grandeur impersonnelle du détachement ?

L'humour y est pour quelque chose – il n'y a peut-être pas de grand roman sans humour –, et tout l'univers de Bérénice est profondément comique. Mme Einberg élève son fils Christian dans la religion catholique ; M. Einberg élève sa fille Bérénice dans la religion juive et la force à passer la moitié de sa vie à la synagogue. L'autre moitié, Bérénice la passe à l'école de Dame Ruby, dans une chorale à côté de son amie Constance Chlore ou perchée sur son orme qui lui sert de refuge. Même lorsque Bérénice est envoyée à New York, chez un oncle juif orthodoxe chargé de la redresser, on sourit. Le roman pratique ce que Kundera appelle le « non-sérieux » jusque dans la partie finale, où l'on voit Bérénice faire la guerre en Israël et s'abandonner joyeusement à sa passion meurtrière. « Ici, la guerre a rendu l'être humain à lui-

même. Ici, l'âme de l'être humain reprend ses droits. Ici, l'être humain, délivré, déclenché par la foi et la violence, éclate et se répand comme la lave d'un volcan, éclate et déferle comme un million d'aigrettes épouvantées. Ici, on meurt en faisant quelque chose de drôle ; on meurt en se battant. » Mais Bérénice n'est pas dupe de sa légèreté, contrairement à tant de personnages du roman québécois, qui finissent par prendre au sérieux leurs facéties. Sa colère infinie n'est pas feinte, elle résiste aux explications trop simples.

Nous étions en 1966, en pleine Révolution tranquille. Rien d'étonnant à ce que la révolte de Bérénice ait été immédiatement interprétée comme l'expression de la colère nationale. Mais l'horizon de Bérénice est immense comme le fleuve qu'elle regarde couler vers le large et sa fureur continue de nous hanter, toujours aussi terrifiante, toujours aussi vraie. Elle ne s'explique donc pas par le seul contexte national et nationaliste de l'époque, à la différence de celle des personnages d'Aquin, par exemple. Sa folie et sa grandeur ont quelque chose d'intemporel comme celle des grands personnages romanesques ou tragiques. Sa révolte est une énigme et semble à bien des égards immorale, injustifiable, profondément scandaleuse. Comment admettre en effet, à l'ère du terrorisme, le mot d'ordre si gratuit et si irresponsable que Bérénice lance à la classe de Dame Ruby : « tout détruire » ? Comment ne pas trembler devant cette jeune fille qui saccage tout ce qu'elle déteste, et davantage encore tout ce qu'elle aime ? Comment admettre qu'elle se serve du corps obèse de son amie lesbienne Gloria pour se protéger des balles des Syriens ? Aucune règle, aucune pitié ne l'arrêtent : Bérénice traverse les murs de la réalité et les limites des bons sentiments comme si de rien n'était.

On dira que c'est parce qu'elle n'a pas les pieds sur terre. Elle habite les hauteurs, grimpe aux arbres, monte sur les toits ou au neuvième étage d'un « columbarium » à New York. Elle est aérienne comme son amie Constance Chlore, légère comme un personnage de bande dessinée. Elle saute du neuvième étage du columbarium sans se faire mal, ivre de folie, puis y remontera d'elle-même, ne voulant pas retourner dans son pays, découvrant une fois rendue à la frontière du Canada qu'aucun pays n'est assez grand pour ses rêves. On dira qu'elle est innocente, qu'elle ne fait que se venger d'un monde auquel elle n'appartient pas.

Mais Bérénice est la lucidité même. Elle flaire tous les pièges et s'y jette les yeux ouverts, avec calme et frénésie. Elle est parfaitement consciente de la non-résistance du monde qu'elle attaque. C'est une rêveuse désillusionnée, une révoltée désespérée, une croyante désabusée. « À quoi m'inscrire en faux, crier, me révolter, détruire ? » Il lui faut des batailles à sa mesure, et c'est pourquoi elle doit absolument quitter l'ennui terrifiant de l'abbaye familiale. À onze ans, Bérénice aspire à tous les assauts, à tous les crimes. « Désordre ! Guerre ! Confusion ! Lutte ! Dérangeant total ! Prise de possession !

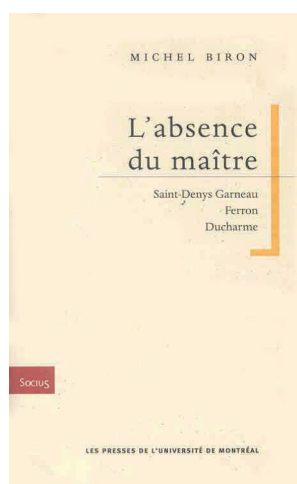
J'appelle, appelle. Rien. » Elle ne s'arrête pas pour si peu : sa haine, puisqu'il s'agit bien de haine, doit se matérialiser et Bérénice prendra les moyens pour y arriver. Elle se met à détruire pour vrai, à tuer réellement, cruellement, lâchement : d'abord les chats de sa mère, plus tard son « amie » Gloria. Sa méchanceté est sans limites.

La colère de Bérénice, on l'a beaucoup dit, est puérile, immature comme toute colère d'adolescent. Rage immotivée, théâtrale, excessive comme les jeux de mots auxquels Ducharme ne résiste pas. Ses premiers lecteurs, chez Gallimard, s'inquiétaient de la complaisance extrême de sa prose, qui joue la bêtise et cultive les blagues les plus triviales : « Einberg a mis le docteur à la porte, et me voilà gros protozoaire comme devant » ; « Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois. » Ducharme n'aime pas ceux qui se prennent pour d'autres, qui s'enflent la tête. Entre la gloire et la déchéance, sa Bérénice n'hésite pas une seconde : « Déchéance ! Déchéance ! »

Nous sommes habitués aujourd'hui à ce type de prose iconoclaste, à cette écriture au second degré qui est devenue la norme dans la fiction contemporaine. Ducharme a fait école malgré lui, parce que ce non-maître semble si facile à imiter : il suffit, croit-on, de faire parler un ou deux adolescents et de multiplier les jeux de langage. Mais Bérénice n'est pas imitable et ne ressemble qu'à elle-même. Elle se bat justement pour ne ressembler qu'à elle-même. Elle ne lutte pas contre l'autorité dérisoire de son père ou de son oncle, mais contre l'indifférenciation, qui est bien sa pire ennemie : « Je ne veux pas être un visage parmi mille. C'est bien trop dangereux. On risque

d'être oublié, d'être égaré, d'être victime de toutes sortes d'erreurs. Dans une âme où il y a mille visages, le visage appelé Bérénice risque d'être confondu avec le visage appelé Antoinette. » Elle ne veut pas être simplement « un dormeur de plus » et s'interdit le moindre instant d'inattention. Elle est en guerre contre « le pâle de la vie ».

Le non-monde qu'elle habite est le nôtre, la violence qu'elle appelle est la nôtre, le regard effrayé qu'elle porte sur les choses et les êtres est le nôtre. Le drame de Bérénice, c'est qu'elle voit tout. Elle voit aussi son propre regard, se regarde en train de regarder, comme si elle était condamnée à regarder, à se regarder, sans pouvoir agir – comme nous, éternels spectateurs d'un monde inatteignable : « On regarde, on regarde. On ne voit rien de bon. Si on fait attention quand on regarde comme ça, on s'aperçoit que ce qu'on regarde nous fait mal, qu'on est seul et qu'on a peur. » Le regard verse toujours dans la fascination : Bérénice contemple le fleuve ou sa mère en toute innocence, avec les meilleures intentions du monde, puis son regard se retourne contre elle, il devient un cri discordant et se transforme bientôt en détestation – de soi, des autres. On ne rigole pas longtemps avec Bérénice : elle nous entraîne, qu'on le veuille ou non, au fond des choses, au fond de nous-mêmes.



Le 17 mars 1966, quelques mois avant la publication de *L'avalée des avalés*, Ducharme a envoyé chez Gallimard deux chemises aux titres on ne peut plus ducharmiens : LE LACTUME n° 1 et LE LACTUME n° 2 (*L'océantume* et les deux *Lactume* sont, bien sûr, les enfants de la même « amertume »). Les deux chemises étaient présentées ainsi dans une lettre de Ducharme :

Monsieur l'éditeur,

Veillez ne pas trouver insolent que je vous soumette ces dessins. Je ne sais pas plus dessiner qu'écrire. Seulement, est-ce qu'il ne suffit pas d'être de la race humaine pour prétendre parler aux êtres humains ?

J'ai mis toute ma liberté et tout mon amour dans ces dessins. Si vous les jugez sans intérêt, ne me les retournez pas. Offrez-les à une jolie femme de ma part.

Vous priant encore de ne pas me trouver insolent.

Réjean Ducharme

Le directeur artistique de l'époque, Robert Massin, a soumis ces cent quatre-vingt-dix-huit dessins à Raymond Queneau, qui les lui a retournés peu de temps après sans trop savoir quoi faire de telles illustrations qui auraient coûté une fortune à imprimer, vu que la plupart étaient faites en couleur. Massin a donc décidé tout bonnement de les déposer dans des archives à Chartres, sa ville natale, jusqu'à ce qu'il tombe un jour à Montréal sur une exposition de *Trophoux* de Roch Plante, alias Ducharme. Grâce à l'éditeur Rolf Puls, Massin a fini par restituer les dessins à la conjointe de Ducharme, Claire Richard, mais ce n'est qu'après la mort de celle-ci que Ducharme a entrepris de les publier. Il est mort quelques jours avant le lancement de ces inédits qui nous replongent dans le monde de Bérénice.

On retrouve dans les légendes qui accompagnent chacun des dessins des deux *Lactume* le ton si caractéristique de Ducharme, qui se fait une fierté d'écrire ou de dessiner mal. Sous un de ces dessins impossibles à décrire, tant ils ne ressemblent à rien, on lit une sorte d'art poétique : « Cherches-tu à représenter quelque chose ? Mieux vaut ne rien représenter que représenter un parti paullitique, une espèce de cigarettes, une sorte de chaussures. » Le dessin suivant lance un défi au lecteur : « Fais mieux Si tu es capable. » Les formes deviennent ailleurs des personnages : « Les ronds et les rectangles sont mes amis. Les trapèzes et les parallélogrammes sont trop savants pour moi. » On comprend Queneau de n'avoir pas su quoi faire de ces objets si intrigants, si délibérément insignifiants. Même les ducharmiens les plus convaincus peinent à y voir autre chose qu'un amusement obstiné, une excentricité sans conséquence, un à-côté loufoque. Le royaume de Ducharme, ce sont les mots. Le regard se précipite d'ailleurs sur chacune des légendes comme si le dessin n'était ici qu'un accompagnement. Plusieurs de ces légendes auraient très bien pu se retrouver dans les romans de Ducharme, comme celle-ci : « À regarder parler ceux qui parlent très bien on a

envie de parler très mal. »

Parler très mal, ce n'est pas un simple caprice, quand on s'appelle Bérénice. C'est aussi parler sa langue la plus naturelle, qui est la langue du Mal ; c'est s'exposer au Mal comme très peu de personnages de la littérature québécoise l'avaient osé avant elle. On oublie ce fait qui pourtant la définit plus que tout : Bérénice est mauvaise, comme le « mauvais pauvre » de Saint-Denys Garneau, et tout aussi irrécupérable que lui. Sa violence la dépasse et fait d'elle une héroïne tragique comme si son prénom l'y avait prédestinée. Non pas par simple « jeu intertextuel », comme nous incite à le croire un certain discours critique, mais parce que tout la pousse en ce sens. Elle n'est pas qu'une simple construction romanesque : elle est bouleversante de vérité, de présence, d'intelligence souffrante. On croit totalement à son personnage, si inventé soit-il, car celui-ci colle au réel malgré toute la fantaisie qu'elle met à s'en défaire, à s'en débarrasser. Il ne s'agit pas seulement de dissidence, de révolte : elle ne combat pas le monde, elle l'épuise. Elle nous épuise. On a raison d'avoir peur de Bérénice : elle est le reflet insoutenable de ce que nous ne voulons pas voir. Elle agace, exaspère et fascine à la fois. Elle fait partie de ce petit groupe de personnages qu'on peut aimer ou détester sans crainte, car elle est là pour rester, parmi les autres Bérénice de la littérature et de l'histoire.

Il y a quelques mois, Gilles Philippe, un des éditeurs ayant publié récemment de grands auteurs (Duras, Bataille, Bernanos, Sartre, etc.) dans la « Bibliothèque de la Pléiade » de Gallimard, était de passage à Montréal pour parler des contraintes propres à cette prestigieuse collection. Ducharme, lui ai-je demandé, n'aurait-il pas sa place dans ce panthéon, qui ne compte pour l'instant aucun auteur de la francophonie (hors Europe) ? Ses neuf romans, tous publiés chez Gallimard, forment un massif qui tiendrait aisément en deux volumes, avec un peu de place, qui sait, pour son théâtre, à tout le moins pour sa pièce la plus forte, *HA ha !...* Le protégé de Queneau serait en somme chez lui parmi les auteurs qu'il s'est amusé à citer, à imiter, à pasticher ou à tourner en dérision, de Lautréamont à Gide en passant par Queneau lui-même. Les spécialistes pourraient comparer les versions finales aux brouillons conservés à Bibliothèque et Archives Canada et donner à cette édition un côté savant qui relancerait peut-être les études ducharmiennes, un peu en baisse dernièrement. Il y aurait ainsi à boire et à manger pour les amateurs comme pour les exégètes. Les amateurs et les amatrices de fleurs de rhétorique, bien sûr, on sait ce que Ducharme en aurait pensé : il les aurait congédiés avant même qu'ils se présentent au buffet. Mais la question se pose quand même : à présent qu'il est mort, Ducharme ne pourrait-il pas être publié dans « La Pléiade » ? Réponse de M. Philippe : « Pourquoi pas ? Vous n'avez qu'à en faire la suggestion à Gallimard... » Puis il a ajouté un détail : « ... et à convaincre Gallimard qu'il y a 10 000 lecteurs intéressés aujourd'hui par Ducharme, puisque c'est là le tirage minimal de la collection, qui a aussi une visée commerciale. » Vacherie de vacherie, aurait dit Bérénice, elle qui n'a jamais aimé les visées commerciales. ■